

Martine Pilate

LA PAGE ARRACHÉE

roman

La Ligne bleue

ÉDITIONS DE LA DIFFÉRENCE

Le soleil glissait doucement à l'horizon. La semaine de travail s'achevait. Ils avaient bien fait les choses : le discours du directeur relatant son parcours professionnel, le cadeau, le champagne, l'émotion. Tout y était.

Après des « vous passerez nous voir de temps en temps » et des « profite de ta retraite, c'est super de partir à cinquante-huit ans ! », Juliette Vignal referma la porte d'entrée. Seule sur le trottoir, un vertige la saisit devant cette liberté qui s'ouvrait à elle, à la pensée de cet univers qui avait été le sien pendant près de quarante ans et auquel elle n'appartenait déjà plus.

Au volant de sa Clio, elle s'échappa de Gardanne et de la circulation dense du début de week-end. Rapidement, elle se retrouva sur une petite route bordée de vignes, avec à l'horizon les falaises de calcaire de la hiératique montagne Sainte-Victoire.

Ces premiers jours de mai s'étiraient dans une luminosité qui évoquait les couleurs douces et somp-

tueuses d'un paysage de Toscane. Une demi-heure de conduite à peine, et elle serait chez elle, à Saint-Zacharie. Elle y avait ses racines, dans le sillage de ses ancêtres, dans ce *païs des dormaïsses*, ce pays des endormis. Un surnom né d'une rivalité de clocher.

Le soulagement l'emportait sur le regret ou l'appréhension. Elle était enfin maîtresse de son destin. Le temps était devenu son allié. Les souvenirs arrivaient, déroulant le film de sa vie sans agressivité.

Juliette était née en mai 1940, alors que la ligne Maginot s'effondrait sous l'offensive allemande. Elle ne gardait que des images imprécises des années de guerre. Sa mémoire était celle de ses parents.

Son père était employé à l'usine Saint-Lazare de la Société des Tuileries de Marseille. Le travail était dur, et la chaleur dégagée par les fours en activité constante s'avérait éprouvante. Mais la fierté d'avoir contribué à la fabrication de ces carreaux de céramique, ferrugineux et émaillés, qui ornaient les demeures des plus humbles comme celles des plus fortunés, l'emportait sur la peine. Peu avant son mariage, il avait restauré une maison qu'il avait achetée dans l'étroite traverse du *pié de Castre*, pour abriter la famille qu'il s'appropriait à fonder.

Aînée d'une fratrie de trois enfants, elle avait été élevée comme une fille unique puisqu'elle avait déjà

quatorze ans à la naissance de Rosine, suivie six ans plus tard par celle de Paul. De belles années vécues au sein d'un foyer soudé, respectueux des valeurs fondamentales du travail, de la religion et de la communauté. L'émotion la gagnait sitôt qu'elle remontait le temps jusqu'à l'époque où chacun assumait le rôle que lui avait imparti la vie.

Après son brevet, elle avait appris les bases de la comptabilité, ce qui lui avait permis de trouver un emploi auprès d'un courtier en assurance. Ce fut là qu'elle eut un coup de foudre. Elle se fiança. Mais en raison de l'inconstance de celui qu'elle s'apprêtait à épouser, ils se séparèrent deux mois avant les noces. Le cœur déchiré de le quitter après avoir cédé à ses avances, elle décida de s'éloigner de la région pour ne plus avoir à le croiser. Sa réussite au concours des PTT lui ouvrait les portes de la capitale.

Tout avait basculé le jour de la naissance de Paul, avec l'accident de leur père qui lui avait coûté la vie. Dans sa précipitation à se rendre au chevet de sa femme, il sauta du camion qui l'emmenait. Dans sa chute, sa tête heurta un lampadaire. La tempe fracassée, il s'éteignit avant d'atteindre l'hôpital.

La nouvelle anéantit la parturiente qui ne parvint jamais à surmonter sa dépression. Juliette renonça à Paris pour assister sa mère. Elle se mit en quête d'un nouvel emploi et se fit embaucher dans un cabinet

d'architecture installé à Auriol, une bourgade voisine. Lorsque l'entreprise décida d'agrandir ses bureaux et de migrer vers Gardanne, elle avait suivi.

Elle avait dirigé la famille Vignal. Puis, elle s'était retrouvée avec sa mère, telles deux sœurs que leur solitude réunissait. La mort l'avait emportée depuis une dizaine d'années, laissant Juliette face à elle-même dans cette maison qui, jadis trop petite pour la famille, était devenue largement suffisante pour elle seule.

Elle arriva à l'entrée du village. Elle éprouvait toujours un pincement au cœur lorsqu'elle parvenait à la hauteur du centre commercial qui avait remplacé les ateliers de l'usine Saint-Lazare. Le temps d'un instant, le visage de son père s'imposait.

Elle parqua sa voiture dans l'ancienne étable reconverte en garage. Elle louait une place à l'année dans cette « rue des vaches », comme continuaient à l'appeler les vieux du village. Là encore, son enfance revenait, pleine de traditions. Un monde auquel elle appartenait, rassurant, et qu'elle n'envisageait pas de quitter.

Quelques minutes plus tard, elle atteignit la venelle qui la conduisait chez elle : un passage inaccessible aux véhicules, en surplomb d'une succession verdoyante de jardinets au sol humidifié par l'Huveaune, un ruisseau dont la légende attribuait les eaux bleutées aux larmes de Marie-Madeleine.

Elle appréciait ces quelques minutes de marche tranquille. Comme toujours, la clef tourna dans la serrure avec un grincement plaintif. Un cerisier se dressait devant l'entrée, sur l'étroite bande de terre herbue qui courait le long de la bâtisse. Il semblait lui souhaiter la bienvenue.

Une fois le seuil franchi, elle s'attendait à trouver quelque chose de différent. Rien n'avait changé. Chaque bibelot, chaque meuble conservaient la même apparence. Elle en était presque déçue et mit quelques instants à admettre l'immutabilité de certains objets. Elle seule évoluait.

Elle se félicita d'avoir gardé la maison à la mort de leur mère. À cette époque, la banque lui avait consenti un prêt qui lui permettait de régler la part d'héritage de sa sœur et de son frère. Elle était désormais la seule propriétaire des lieux qu'elle occupait depuis toujours. L'avenir s'annonçait serein. En planifiant ses dépenses, elle pourrait profiter d'agrément qu'elle avait repoussés jusque-là, privilégiant systématiquement l'épargne.

La famille de Rosine s'était installée à Salon-de-Provence. De son côté, Paul vivait avec sa femme et leurs jumeaux, en bord de mer, à Cassis. Les distances qui les séparaient nécessitaient tout au plus une heure de voiture. Juliette était de toutes les fêtes. Elle conti-

nuait à les assister et jouait à la baby-sitter depuis la naissance des enfants. Elle vouait à tous une profonde affection, mais depuis qu'elle avait décidé de mettre fin à sa carrière professionnelle, elle envisageait des activités qui la rendraient moins disponible. D'une idée à une envie, elle ressentait dorénavant le besoin de penser à elle. Jusqu'à présent, elle s'était projetée au travers du regard d'autrui, privilégiant une image qu'elle voulait respectable pour ne pas dire irréprochable.

Naguère, elle avait été courtisée. Mais ses romances avaient tourné court, généralement parce que le prétendant ne se sentait pas de taille à assumer une telle smala. La trentaine venue, elle avait croisé la route d'autres hommes pour lesquels elle n'avait été qu'une sorte de compagne, éphémère et cachée. Avec le temps et les problèmes que lui posait sa mère dont la raison vacillait, elle avait espacé ces rencontres stériles. Les amours fugaces et discrètes lui suffisaient. Avec les années, elle s'imaginait de plus en plus difficilement s'investir dans une vie de couple. Elle avait fini par perdre l'acuité du désir, et un désert sentimental s'était sournoisement installé.

Ses premiers jours en tant que jeune retraitée s'écoulèrent comme le début de longues vacances, dans l'excitation à l'idée d'une proche croisière sur

le Nil. Lorsque l'employée de l'agence de voyages lui demanda si elle accepterait de partager une cabine avec une autre passagère, par pudeur, son premier mouvement fut de refuser. La différence de prix eut raison de sa retenue. « Comme ça, vous ne vous sentirez pas seule », crut bon d'ajouter la vendeuse. Cette remarque l'agaça. Comme si ne pas vivre en couple était une anomalie !

Elle s'abstint d'expliquer à cette femme qui ne comprenait rien à la solitude – comme la plupart des gens de son entourage –, qu'il ne fallait pas l'assimiler à un isolement restrictif ou à une fuite. Elle la percevait différemment, un peu comme un luxe qui favorisait son épanouissement et la culture de son jardin secret.

Les portes de sa penderie grandes ouvertes, elle choisissait ce qu'elle mettrait dans sa valise. Elle avait toujours porté des tenues sobres qu'elle égayait par des foulards. Un peu comme un uniforme qui, selon elle, répondait à ses fonctions. Perplexe, elle détaillait les effets suspendus aux cintres. Son inspection lui tira une moue.

Puisque son corps n'avait connu aucune maternité, elle avait conservé une ligne de jeune femme, qu'elle s'efforçait d'entretenir sans trop de contraintes. Avec émotion, elle se souvint de l'air satisfait de sa mère

lorsqu'elle lui déclarait fièrement : « Tu présentes bien, ma fille ! »

Elle se décida rapidement. Depuis Saint-Zacharie, il ne fallait guère qu'une demi-heure pour gagner le centre d'Aix-en-Provence. Elle s'enfonça dans le dédale des petites rues animées où, à quelques exceptions près, les voitures ne circulaient pas. Tandis qu'elle se frayait un chemin dans la foule des badauds et des touristes, une boutique de vêtements arrêta son regard.

Elle entretenait un rêve, presque un fantasme. Il ne s'agissait pas de quelque chose d'extravagant. Simplement d'un pantalon de cuir. Elle n'avait jamais osé l'assouvir redoutant les commentaires désobligeants.

Elle restait plantée devant la vitrine, comme aimantée. Symbole de révolte et de sensualité, ce vêtement la fascinait. Une bouffée de chaleur la submergea. Elle avait besoin de le toucher même si elle n'avait pas l'intention de se l'offrir. Elle poussa la porte et entra dans le magasin.

Sur les instances de la vendeuse, elle l'enfila. Elle ne l'écoutait plus. Elle était conquise par le doux crissement du cuir d'agneau, la souplesse du pongé glissant sur elle comme une seconde peau. Elle s'appropriait à se changer puis se ravisa. Elle préféra le garder sur elle sous prétexte qu'il lui fallait un chemisier ou un pull pour compléter l'ensemble.

Dans la rue, elle eut l'impression fugitive qu'on l'observait, qu'on se retournait sur elle, pour la juger. Petit à petit, elle comprit qu'elle se trompait. Le cœur gonflé d'une joie enfantine, elle se mirait dans chaque vitrine, plus par satisfaction que pour se conforter dans son choix. Une sensation de liberté l'envahit. Elle venait enfin d'évacuer l'une de ses idées préconçues. Elle se fichait du regard des autres. Ce pas, qu'elle avait mis si longtemps à franchir, lui parut bien anodin. Elle était heureuse de s'être affranchie aussi facilement d'un tabou si restrictif.

Ses vacances au royaume des pharaons se déroulèrent comme dans un rêve, alternant les paysages flamboyants au fil du Nil, la démesure des lieux mythiques, et un désert ocre et rose. Sa compagne de cabine, une veuve septuagénaire, réalisait un vieux rêve nourri par son couple pour fêter leurs noces d'or. Pendant la longue maladie qui avait eu raison de son compagnon, les époux avaient imaginé ce voyage qui viendrait couronner la guérison... Il était parti lentement, douloureusement, le regard plein d'amour pour celle qui était restée près de lui jusqu'à son dernier souffle. Elle avait refusé l'irréversibilité de son trépas et vivait comme s'il était toujours à ses côtés. Leur anniversaire de mariage, elle avait tenu à le concrétiser.

Bien qu'étonnée de l'apparente gaieté de sa compagne endeuillée, Juliette ne s'était permis aucune question. La veuve avait abordé d'elle-même le sujet, précisant : « Je le porte en moi, maintenant. Nous ne nous quittons pas. » Elle avait conclu que « le deuil n'existait pas ». Juliette avait du mal à concevoir cette dépendance envers un disparu. Sa mère lui manquait, mais elle avait su que viendrait le jour où elle la perdrait et s'était préparée à cette rupture. Pour elle, l'amour adoptait un aspect différent. Il n'avait jamais revêtu, à l'exception de ce père trop rapidement absent, le visage d'un homme.

DU MÊME AUTEUR

Papier bonbon, roman, Presses littéraires, 2009.

Luta et les siens, roman, Presses littéraires, 2010.

L'Œuvre des Frères Bec, document, Presses littéraires, 2010.

Le Fils volé, roman, Éditions Lucien Souny, 2011.

Les Cigales en héritage, roman, Éditions Lucien Souny, 2012.

La Passion selon cinq matous, trilogie romanesque, Éditions Lucien Souny, 2013.

Pétanque, la fabuleuse histoire, document avec de nombreuses illustrations, Éditions Lucien Souny, 2013.

Rumeurs dans la cour d'école, roman, Éditions Lucien Souny, 2014.

Couverture : Jean Mineraud.

Photos : © 2014-2015 Fotolia LLC.

© SNELA La Différence, 30 rue Rampeau 75020 Paris, 2015.